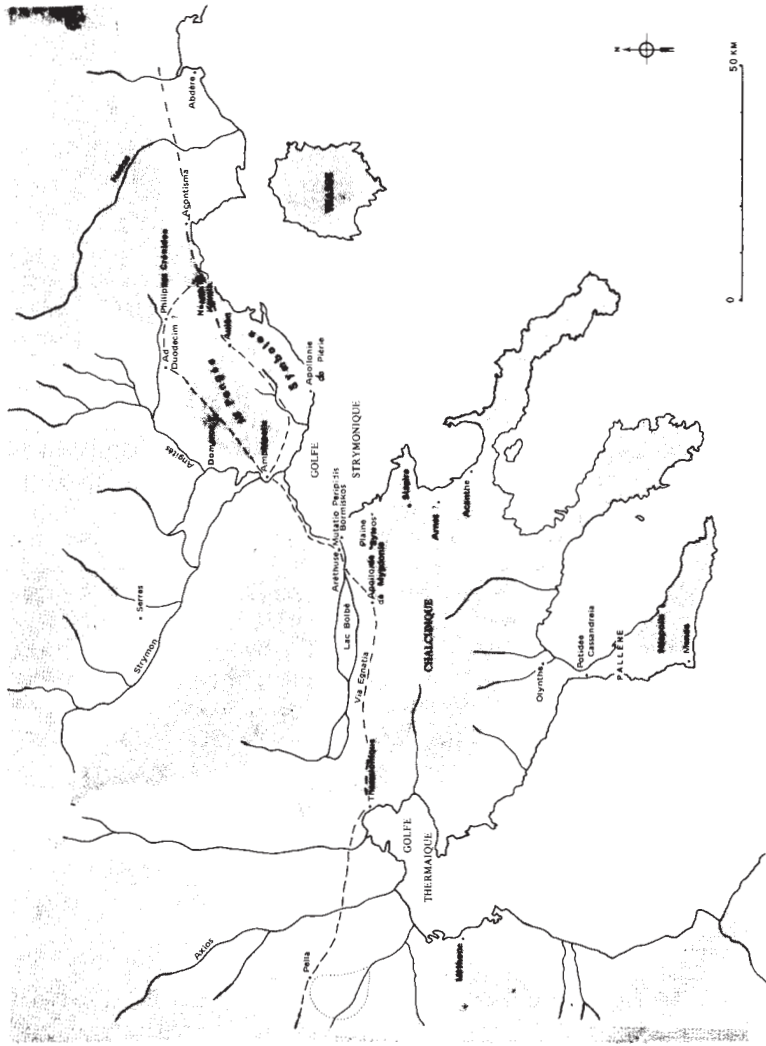


AULÔN DE MACÉDOINE
EURIPIDE ET LA VIA EGNATIA: RECHERCHES
DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE
EN MACÉDOINE ORIENTALE.

L'existence en Macédoine d'une cité nommée *Αὐλών* n'a jamais été mise en doute par les critiques. Dans une très large mesure, c'est un passage de Thucydide qui sert de référence principale, sinon unique, à une place de ce nom, surtout sur le point de sa localisation; en effet, tous les éditeurs et traducteurs de Thucydide se sont accordés à discerner dans le récit de l'expédition de Brasidas traversant la Chalcidique en direction d'Amphipolis, la mention par l'auteur d'une place de ce nom¹). Cependant, outre le texte de Thucydide, dont l'interprétation n'est pas des plus évidentes, d'autres références existent, qui suggèrent qu'une cité d'Aulon a bien existé dans cette région. Ainsi, le qualificatif topique d'Aulonite se rencontre dans des inscriptions latines et grecques gravées en l'honneur de la divinité thrace Hérôn ou Hérôs: datées pour la plupart d'entre elles du IIe siècle de notre ère, ces inscriptions ont été répertoriées sur la portion de territoire comprise entre Serres et Abdère²). Par ailleurs, une place nommée *Αὐλών* apparaît chez Procope de Césarée, dans une liste qui recen-

1) Thucydide, IV, 103, 1: *Καὶ ἀφικόμενος περὶ δειλῆν ἐπὶ τὸν Αὐλώνα καὶ Βορμίσκον, ἧ ἢ Βόλβη λίμνη ἐξίησιν ἐς θάλασσαν, καὶ δειπνοποιησάμενος ἐχώρει τὴν νύκτα*. Nous ne recensons ici que les éditions ou traductions les plus récentes; éd. C. E. Graves, London, 1958, p. 268 et note 1; trad. Charles Forster Smith, coll. Loeb, 1965, tome II, p. 389; trad. Denis Roussel, Bibliothèque de la Pléiade, 1964, p. 1011; trad. J. de Romilly, Paris, Belles Lettres, 1967, tome IV, p. 72: «Arrivé vers le crépuscule à Aulon et à Bormiskos, là où le lac Bolbê se déverse dans la mer, il fit dîner ses hommes et poursuivit sa route pendant la nuit».

2) Sur l'inscription bilingue de Popilius Zipa en l'honneur de Hérôs Aulonite, cf. S. Reinach, *Inscriptions latines de Macédoine*, B.C.H., VIII, 1884, p. 49-50, et Mommsen, *Ephemeris Epigraphica*, V, 1884, n° 1436 p. 609 avec le commentaire: «Aulonites fortasse appellatur ab oppido eius nominis ad sinum Strymonicum sito». Pour les autres inscriptions, cf. Chaïdô Koukouli, *Ἐργὸν Ἑρακλῆος Ἡρώος Αὐλωνεῖτου*, *Ἀρχαιολογικά Ἀνάλεκτα ἐξ Ἀθηνῶν*, II, 1969, p. 191-194, et *Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον*, XXIV, 1969: *Χρονικά*, p. 348-349; l'auteur conclut à l'existence de deux cités différentes portant le nom d'Aulon. Cf. aussi B.C.H., XCV, 2, 1971, *Chronique des fouilles en 1970*, p. 971.



se les fortifications dues à l'empereur Justinien en Macédoine³). Ces différentes sources font intervenir une très large période chronologique, allant du Ve siècle avant notre ère jusqu'au VIe siècle de notre ère. Nous voudrions déterminer si, à chaque fois, le terme *αὐλών* se rapporte à la même réalité, et tenter de mettre en évidence un certain nombre d'éléments susceptibles d'éclairer l'organisation de la topographie en cette région et, le cas échéant, ses transformations.

Le trajet exact suivi par Brasidas est malaisé à repérer avec certitude. Thucydide indique seulement que le Lacédémonien part d'Arnes en Chalcidique⁴). Cette place d'Arnes n'est pas autrement connue et ne peut ni être située avec précision ni offrir aucun point de repère topographique. Cependant, les événements qui précéderent le départ pour Amphipolis permettent de cerner sa localisation approximative. Au cours de l'été 424, Brasidas a réussi à se faire admettre dans Acanthe avec son armée; cette attitude conciliante des habitants n'avait pas d'autre but que de préserver les récoltes encore sur pied. Acanthe était alors, de l'aveu même de Brasidas, une cité importante, et il n'est pas étonnant que sa reddition au Lacédémonien ait entraîné peu de temps après celle de Stagire, une autre colonie d'Andros. Mais rien n'indique que Brasidas se soit déplacé à Stagire. Comme Thucydide ne signale aucune activité particulière de Brasidas entre le moment où il conduit son armée dans l'Est de la Chalcidique et son départ pour Amphipolis au cours de l'hiver 424/423, il est vraisemblable de supposer que, installé sur le territoire d'Acanthe, il a consolidé ses positions dans la région et recruté des soldats, puisqu'il repart accompagné par ses alliés de Thrace. Arnes devait se trouver sur le territoire d'Acanthe, sans doute dans la petite plaine située au Nord de cette ville, propice au rassemblement et à la mise en marche d'une armée; cette localisation approximative s'accorde avec l'indication que Brasidas n'arriva pas à Bormiskos avant le crépuscule⁵). Sur

3) Procope de Césarée, *De Aedificiis*, IV, 4: *Αὐλών* est le sixième nom de la liste macédonienne, mentionné entre *Πασκάς* et *Βολβός*.

4) Le nom de cette place doit être déduit à partir du seul génitif *ἔξ Ἀρνῶν*; nous penchons pour *Ἀρνές*, «Les Agneaux», la toponymie macédonienne reflétant souvent, à l'époque classique, le caractère rural et pastoral de l'économie. Thucydide, IV, 128 connaît encore en Macédoine une place nommée *Ἀρνισσα*. Sur les ovins de la Chalcidique, cf. Aristote, *Histoire des animaux*, III, 12.

5) Sur Brasidas à Acanthe, cf. Thucydide IV, 84-88 et 102. Il est bien évident que le Lacédémonien ne rejoint le littoral qu'à Bormiskos. C'est pourquoi il n'est pas possible d'identifier Arnes avec «*turris Calarnaea*» que mentionne Pom-

cette première étape, Thucydide fournit une indication topographique précise, identifiable sur le terrain. Car le lac Bolbè, familier aux auteurs anciens, occupe, de nos jours encore, la partie orientale de la grande dépression qui, depuis le golfe thermaïque jusqu'au golfe strymonique, sépare la Mygdonie de la Chalcidique. Il drainait alors tous les petits fleuves de la région et sa superficie devait être plus étendue dans l'antiquité qu'aujourd'hui⁶); de ce fait, la distance entre la mer et les eaux du lac était plus restreinte, ce qui peut expliquer que chez Thucydide, le lac semble se déverser directement dans la mer. Ainsi, la cité de Bormiskos, qui est en outre recensée comme l'une des cités thraces payant le tribut à Athènes en 425 et 421⁷), occupait un emplacement remarquable du point de vue géographique⁸), et c'est ce qui justifie que, avec τὸν Αὐλῶνα, elle ait été prise par Thucydide comme repère sur le trajet suivi par Brasidas. Car c'est très certainement dans la même perspective de description topographique qu'il faut interpréter le

ponius Méla II, 2, 30 parmi les villes côtières situées entre le Strymon et l'Athos. Plus vraisemblablement, «turris Calarnaea» est identique à *Κάλαρα πόλις Μακεδονίας* recensée par Stéphane de Byzance, d'après Lucillos (?) de Tarra, s.v. *Κάλαρα*, ed. Meineke, Berlin, 1849, p. 347. Peut-être faut-il rapprocher également *Κάλαρος*, toponyme de la liste macédonienne de Procope. L'existence d'une monnaie du IV^e siècle avant notre ère portant, outre la tête d'Apollon et une lyre, les trois lettres A P N, a parfois été interprétée comme une preuve de l'individualité d'Arnes: cf. D. W. Bradeen, *The Chalcidians in Thrace, A.J.Ph.*, LXXIII, 1952, p. 369. Cependant, l'identification de cette monnaie a été contestée: cf. M. Zahrnt, *Olynth und die Chalkidier*, München, 1971, p. 162. Stéphane de Byzance, s.v. *Ἄρνη* p. 124, fait état d'une place qu'il nomme *Ἄρνη τῆς Ἐρασινίων*, mais la corruption probable de ce nom rend tout rapprochement avec Arnes très aléatoire.

6) Sur le lac et sa région, cf. Eschyle, *Les Perses*, 494; Thucydide, I, 58; Scylax, *Périple*, 66; Aristote, *H.A.*, II, 17; et surtout Hégésandre de Delphes cité par Athénée, VIII, 334 E, dans *F.H.G.*, IV, p. 120; Strabon, VII, frg. 36; Cantacuzène, *Histoires*, II, 25, vol. 1 p. 455.

7) Cf. B.D. Meritt, H.T. Wade-Gery, M.F. McGregor, *The Athenian Tribute Lists*, vol. 1, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1939, p. 249 et 459. Toutefois, la restauration du nom de Bormiskos pour le paiement de l'année 425 est contestée par N.G.L. Hammond-G.T. Griffith, *A History of Macedonia*, vol. II, 550-336 B.C., Oxford, 1979, p. 132 note 3, parce qu'elle ne correspond pas au récit des événements chez Thucydide.

8) Tous les manuscrits de Thucydide offrent la lecture *Βρομίσκον* qui est sans doute la forme originelle du mot. La cité aurait reçu son nom de sa localisation même: on a affaire à un dérivé du mot *βρόμος* qui exprime le grondement des éléments naturels; le bruit des vagues pouvait être caractéristique de *Βρομίσκος*, place établie à proximité de la mer. Sur la métathèse du -φ-, cf. A.C. Juret, *Phonétique grecque*, Belles Lettres, 1938, p. 82, et M. Lejeune, *Traité de phonétique grecque*, 2^e éd., Paris, 1955, p. 122 § 125. Sur l'identification du site de Bormiskos, cf. N.G.L. Hammond, *A History of Macedonia*, vol. 1, Oxford, 1972, p. 196.

substantif τὸν αὐλῶνα, c'est-à-dire comme un nom commun: il ne s'agit pas d'une ville, mais du vallon, régulièrement orienté d'Ouest en Est, qui était emprunté par les eaux du lac Bolbè jusqu'à leur débouché strymonique. A aucun moment Brasidas n'en suit le trajet dans le sens de la longueur, mais il rejoint à Bormiskos l'extrémité maritime de ce vallon, – comme l'exprime la préposition ἐπί –, et à partir de là, il retrouve la plaine littorale qui se continue ensuite sans encombre jusqu'à Amphipolis. Sans doute Brasidas parcourt-il à un moment donné la plaine Συλέος qui, d'après les indications d'Hérodote, se trouvait au Nord de Stagire et était orientée du Nord vers le Sud⁹⁾; bien qu'il ne soit guère possible de préciser l'étendue de cette plaine ni sa localisation exacte, il apparaît, compte tenu des données littéraires anciennes et de la topographie d'ensemble de la région, que la petite cité de Bormiskos en faisait partie. Il faut donc renoncer à l'existence d'une cité nommée Aulôn en cet endroit¹⁰⁾. Remarquons – sans que cela devienne un argument «a silentio» –, qu'aucune autre source d'époque classique ne mentionne une cité de ce nom à proximité de Bormiskos¹¹⁾. D'ailleurs la présence de deux cités presque contiguës l'une à l'autre ne rendrait pas compte des parti-

9) Hérodote, VII, 115: Ἐνθεῦτεν δὲ κόλπον τὸν ἐπὶ Ποισδηίου ἐξ ἀριστερῆς χειρὸς ἔχων ἦμε διὰ Συλέος πεδίου καλεομένου, Στάγιρον πόλιν Ἑλλάδα παραμειβόμενος, καὶ ἀπίκετο εἰς Ἄκανθον. Brasidas paraît bien effectuer en sens inverse le trajet suivi par Xerxès; lui aussi doit passer entre Stagire et le littoral, évitant la ville à cause de son environnement trop montagneux.

10) Cette conclusion était déjà celle de A.W. Gomme, *A Historical Commentary on Thucydides*, Oxford, Clarendon Press, 1956, vol. III, p. 574–575: «Aulon was never an independent city, and may be the name of the ravine through which flows the river from Lake Bolbe». Elle a été adoptée par N.G.L. Hammond, *op. cit.*, p. 186. Il est à noter que dans le texte de Thucydide, le terme αὐλῶνα est précédé de l'article τὸν, ce qui n'est pas le cas pour Βορμίσκον; cette différence syntaxique suggère que l'auteur a en vue deux réalités distinctes. Sur la signification des emplois de l'article, cf. Jean Humbert, *Syntaxe grecque*, Paris, 1960, § 59 et 69.

11) Il nous faut citer ici l'article de M. H. Jameson, *The Vowing of a «pelanos»*, *Am. Journ. of Philology*, LXXVII, 1956, p. 55–60; l'auteur propose de restituer ἀπ' Αὐλ[ῶνος] sur une inscription du début du IV^e siècle avant notre ère, trouvée dans la grotte consacrée aux Nymphes à Néa Hérakleïtas près de Kavalla, et renvoie à son tour à l'Aulôn de Thucydide. Cette restitution nous paraît très hasardeuse parce que tout le début de l'inscription manque et que ce serait là la seule source attestant l'existence d'une cité d'Aulôn, quelle que soit sa localisation, à l'époque classique. Sur le contexte de la découverte et une autre lecture, cf. Γ. Μπακαλάκη: Ἀνασκαφή ἐν Καβάλα καὶ τοῖς πέριξ, Β/ Ἀνασκαφή τοῦ παρὰ τὴν Ἡρακλεΐταν (Καβάλας) ἀντροῦ τῶν Νυμφῶν, Πρακτικά τῆς ἐν Ἀθῆναις Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, 1938, p. 81–97.

cularités topographiques de l'endroit, alors qu'il est bien évident que Brasidas attend d'être parvenu en zone plane et dégagée pour faire une première halte et permettre à son armée de se restaurer, la nuit étant tombée.

A première vue, cependant, il serait tentant d'utiliser la succession des noms *Ἀῦλῶν* et *Βολβός* chez Procope pour les rapprocher de la toponymie indiquée par le texte de Thucydide. Mais la liste macédonienne de *De Aedificiis* doit être interprétée dans le contexte qui lui est propre. Théoriquement en effet, elle rend compte d'une réalité toponymique particulière au VI^e siècle de notre ère, si nous admettons que Procope a été en mesure d'utiliser des recensements officiels aisément disponibles; et de fait, le caractère très nettement latinisé d'une grande partie de la toponymie suggère que cette liste ne peut être trop largement antérieure au VI^e siècle, et que s'il s'y trouve des noms remontant à l'époque classique, c'est bien parce que les sites en question ont pu se maintenir en activité au cours des siècles. Mais de tels noms ne sont pas identifiables avec certitude, car, de façon évidente, ils échappent tous aux repérages effectués par les itinéraires et, en particulier, il ne semble pas qu'aucune station de la *Via Egnatia* puisse être reconnue dans la liste macédonienne de Procope¹²). L'identification du toponyme *Βολβός* relève de la même précarité. Car il n'est rien moins que certain qu'il ait un rapport avec la ville nommée *Βόλβη* répertoriée par Stéphane de Byzance¹³). Jusqu'ici, tous les critiques ont admis sans hésitation que Stéphane de Byzance désignait ainsi le lac de Macédoine et une ville du même nom¹⁴).

12) Le cas de Néapolis – si du moins il convient bien d'identifier ce nom avec celui de l'ancien port de Philippos, l'actuelle ville de Kavalla –, peut s'expliquer sans référence au trajet «officiel» de la *Via Egnatia*. Voir ci-dessous la question du développement des routes secondaires.

13) Pour la compréhension de notre interprétation, nous reproduisons la notice in extenso: *Βόλβαι, πόλις Καρίας καὶ ποταμὸς Βολβαιώτης, ἣ τις Ἡρακλεία ἐκλήθη. ἔστι καὶ Βόλβη πόλις καὶ λίμνη. τὸ ἐθνικὸν Βολβαιοῦς.* (s.v. *Βόλβαι* p. 174). Sur l'identité entre *Βολβός* de Procope et cette ville de *Βόλβη*, cf. T.L.F. Tafel, *De Thessalonica eiusque agro dissertatio geographica*, 1839 (London, Variorum Reprints, 1972), p. 263; Oberhummer, *R.E.* III, 1, 1897, col. 668–669.

14) Cf. Th. Desdèvises du Désert, *Géographie ancienne de la Macédoine*, Paris, 1862, p. 351; Hammond, *op. cit.*, p. 186. Il est vrai que le seul lac Bolbè connu ou du moins mentionné par les auteurs anciens de l'époque classique est celui de Macédoine. Mais la toponymie macédonienne a été trop largement transportée en Orient à l'époque hellénistique pour que seul le nom du lac fasse exception, cf. Ed. Frézouls, *La toponymie de l'Orient syrien et l'apport des éléments macédoniens*, dans *La toponymie antique*, Actes du colloque de Strasbourg, 12–14 Juin 1975, Brill, Leiden, 1977, p. 219–248.

Cependant, à y bien regarder, cette référence s'insère dans une notice dont l'en-tête concerne une ville de Carie; Stéphane de Byzance n'ajoute plus ensuite aucun renseignement géographique nouveau, alors que d'habitude, quand il énumère des villes portant le même nom ou des noms voisins, il a soin d'indiquer pour chacune d'entre elles la région à laquelle elle appartient. L'absence de tout autre commentaire géographique s'explique en fait si nous admettons que la ville et le lac nommés tous deux *Βόλβη* se trouvent eux aussi en Carie, et que toutes les données incluses dans la notice *Βόλβαι* concernent une seule et même région d'Asie Mineure. Cette interprétation nous paraît confirmée par le fait que Stéphane de Byzance mentionne ailleurs le lac de Macédoine; quoique le nom soit estropié par suite d'une confusion, la référence géographique est là, qui interdit le doute¹⁵). Or, au lac de Macédoine, Stéphane de Byzance n'associe aucune ville portant le même nom, en quoi d'ailleurs il est dans la ligne des auteurs anciens. Nous croyons donc qu'il faut renoncer à mettre *Βολβός* de la liste procopienne en rapport avec une ville macédonienne *Βόλβη* dont l'existence ne repose sur aucune référence. Le nom *Βολβός* se suffit à lui-même, sans qu'il soit nécessaire de le rapprocher de celui du lac, car il est attesté comme un nom d'homme¹⁶). Pour conclure sur ce point, nous dirons que la succession des noms *Αὐλών* et *Βολβός* a un caractère purement fortuit et ne ressortit à aucun contexte topographique exclusivement mygdonien. L'Aulôn de Procope peut se trouver n'importe où en Macédoine. La détermination éventuelle de sa localisation doit être étayée par un examen préalable de l'évolution topographique des régions de la Chalcidique orientale, depuis les environs du lac Bolbè jusqu'à Amphipolis et Philippes.

Il convient tout d'abord de constater que la cité de Bormiskos, en dépit de sa situation exceptionnelle, n'est plus attestée au delà de la fin du Ve siècle avant notre ère. Ce n'était sans doute qu'une très petite cité, sans existence autonome véritable, ce qui peut expliquer la rareté des sources anciennes de l'époque classique la mentionnant. Or la Chalcidique fut très perturbée au fur et à mesure que progressèrent les conquêtes macédoniennes en direction du littoral égéen, et il n'est pas inconcevable que Bormiskos ait pu disparaître pour toujours au moment où Philippe II, dési-

15) *S.v. Βοίβη, πόλις Θεσσαλίας*, p. 172: ἔστι ... καὶ ἐν Μακεδονίᾳ λίμνη Βοίβη.

16) C'est le nom d'un danseur renommé, chez Cratinos et Callias, d'après Athénée, I, 40.

reux de soumettre définitivement la Chalcidique à sa domination, y fit anéantir un grand nombre de cités, au plus tard après la chute d'Olynthe en 348, s'il faut en croire Démosthène¹⁷). Cependant l'orateur est plus rancunier que précis. Diodore de Sicile, dont les indications sont moins sommaires, explique qu'à une date postérieure à la chute d'Amphipolis et antérieure à celle d'Olynthe, soit entre 357 et 348, Philippe a été à même de fonder une ville nouvelle sur l'emplacement de Crénides et de disposer des revenus procurés par les mines d'or de la région. Chez Diodore, la prise d'Olynthe ne constitue que la dernière étape d'un processus de conquête militaire qui avait déjà placé une grande partie de la Chalcidique sous la domination macédonienne. En particulier, il est évident que dès avant 348, Philippe utilisait librement la route de plaine qui, située au Sud des lacs, menait en direction d'Amphipolis, de Crénides et des mines d'or. La passe reliant le lac Bolbè à Bormiskos était sous le contrôle macédonien dès le moment où Philippe a été en mesure de s'implanter durablement à Crénides, soit dès 356. Deux explications s'offrent dès lors à la disparition de Bormiskos. La cité a pu mourir de sa belle mort: en effet, la nouvelle route utilisée par Philippe coupait la passe par le travers, s'orientant dans un sens Sud-Ouest/Nord-Est, et son tracé délaissait ainsi la petite cité qui se trouvait rejetée au Sud-Est, et perdait de son intérêt géographique et stratégique. Ou bien Philippe élimina Bormiskos pour détruire un obstacle éventuel à la régularité de son approvisionnement en métal précieux; et de fait, les auteurs anciens, Démosthène puis Diodore, mettent l'accent sur l'étendue des destructions commises par Philippe au cours de sa conquête de la Chalcidique¹⁸). Quoi qu'il en soit, la disparition de Bormiskos s'est accomplie sans bouleversement historique. Un autre fait con-

17) Démosthène, *Philippiques*, III, 26, indique à la suite d'Olynthe, Méthone et Apollonie (de nouvelle Piérie), le chiffre de trente-deux cités détruites en Thrace. D'après le contexte, il traite là surtout de la situation en Chalcidique. La destruction de Bormiskos serait donc un fait accompli en Mai 341, date à laquelle fut prononcé le discours.

18) Diodore de Sicile, XVI, 52, 9: dès avant 338, Philippe s'empara de nombreuses petites cités (*πολιςματα*) en Chalcidique; XVI, 53: ce furent les abondantes ressources financières dont il disposa qui lui permirent de hâter la reddition des cités, en particulier celle d'Olynthe et de sa région. Très tôt, il s'est attaché à dégager le golfe strymonique de toutes les cités littorales susceptibles de faire obstacle au développement des deux centres urbains qu'il favorisait, Amphipolis, nouvel atelier monétaire, et Philippes. Cf. Paul Collart, *Philippes, ville de Macédoine*, Paris, 1937, p. 80-81, et Georges Le Rider, *Le monnayage d'argent et d'or de Philippe II frappé en Macédoine de 359 à 294*, Paris, 1977, p. 338.

temporain devait connaître un avenir beaucoup plus considérable: Philippe, poussé par l'intérêt personnel, avait contribué au cours de ses diverses entreprises à approfondir de façon durable le sillon d'une route dont les Romains, vers la fin du II^e siècle avant notre ère, allaient faire la *Via Egnatia*.

Bormiskos, il est vrai, est une place connue de Stéphane de Byzance. Mais le témoignage de ce dernier relève de la compilation et ne reflète pas une situation contemporaine: Stéphane de Byzance se fait l'écho d'une tradition selon laquelle, à Bormiskos, le poète Euripide fut déchiré par des chiens¹⁹). Depuis l'époque classique en effet, c'est en Macédoine que la tradition érudite plaçait le lieu de la mort d'Euripide, ainsi que son tombeau. Toutefois, Stéphane de Byzance est le seul auteur qui cite Bormiskos comme le lieu précis de cet événement. La tradition dans son ensemble variait entre Pella et une cité plus obscure du nom d'Aréthuse²⁰); tout au plus pouvons-nous constater le caractère relativement tardif des témoignages se référant à Aréthuse. Faut-il donc distinguer entre le lieu de la mort du poète, soit Bormiskos, si du moins Stéphane de Byzance a sauvegardé la réalité historique du Ve siècle avant notre ère, et le lieu de la sépulture, Aréthuse, qui correspondrait à un arrangement ultérieur? Cette cité d'Aréthuse est bien attestée depuis le début du IV^e siècle avant notre ère, et tous les témoignages s'accordent à la situer à proximité du lac Bolbè, entre Apollonie de Mygdonie et Amphipolis, c'est-à-dire dans la même région que Bormiskos²¹). Mais, à la différence

19) S.v. Βορμίσκος, p. 176: Βορμίσκος, χωρίον Μακεδονίας, ἐν ᾧ κυνοσπάρακτος γέγονεν Εὐριπίδης. οὗς κύνας τῇ πατρίᾳ φωνῇ ἐστερικᾶς καλοῦσιν οἱ Μακεδόνες, ὁ δὲ ποιητὴς τραπέζης. ἐκ δὲ τῶν δηγμάτων ἀρῶσθησαντα αὐτὸν ἀποθανεῖν. Cf. Valère Maxime, IX, 12, 4. L'épisode est obscur et paraît avoir hérité d'un thème littéraire, cf. Homère, *Iliade*, XXII, 66-71. Et que penser des réticences de Pausanias, I, 2, 2, alors qu'il n'est habituellement jamais avare d'anecdotes et de digressions?

20) Pella est mentionnée par Ion de Samos ou Ion d'Ephèse (*Anthologie Palatine*, VII, n° 44), tous deux contemporains des dernières années du Ve siècle avant notre ère; toutefois, le nom de Pella ne paraît pas avoir ici une signification géographique précise, mais désigne plutôt la cour d'Archélaos. Aréthuse apparaît dans une épigramme d'Adaïos de Macédoine (*Anth. Pal.* VII, n° 51), qui vécut au I^{er} siècle de notre ère, et chez Plutarque, *Vie de Lycurgue*, 31, 5.

21) Aréthuse est mentionnée dans la liste des théorodoques d'Épidaure, *I.G.* IV² 94, entre Apollonie et Argilos. Scylax de Caryanda, *Périple*, 66, cite Aréthuse avant le lac Bolbè et Apollonie de Mygdonie; sur l'interprétation de ce passage de Scylax, cf. T.L.F. Tafel, *De via militari Romanorum Egnatia qua Illyricum, Macedonia et Thracia iungebantur*, 1842 (London, Variorum Reprints, 1972), *Pars Orientalis*, p. 7. Le témoignage de Scymnos de Chios, *Périégèse*, v. 634-635, est dénué de toute précision topographique. Nous trouvons plus d'indications chez

de cette dernière, Aréthuse se maintint jusqu'à la période du Bas-Empire, ainsi qu'en témoigne Ammien Marcellin, qui en parle comme d'un relais postal situé entre Acontisma et Stagire. Ammien Marcellin ne cherche pas ici la précision géographique: la mention d'Aréthuse est pour lui l'occasion d'indiquer l'emplacement du tombeau d'Euripide, tout comme celle de Stagire lui permet de rappeler le souvenir d'Aristote²²). Ammien Marcellin, toutefois, n'est pas la seule source ancienne à faire état de la présence du tombeau d'Euripide sur une route importante. L'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* mentionne une «mutatio Peripidis, ibi positus est poeta Euripides»; cette dernière glose était rendue nécessaire du fait que la corruption du mot «Peripidis» ne permettait plus d'y reconnaître le nom du poète. L'*Arethusa cursualis statio* d'Ammien Marcellin est évidemment identique à cette «mutatio Peripidis (sepulcrum)»²³) de l'*Itinéraire* qui énumère ici les étapes de la *Via Egnatia* entre Amphipolis et Apollonie de Mygdonie. Il n'est pas étonnant que le nom d'Aréthuse ait disparu au profit de celui du monument le plus prestigieux qui faisait l'intérêt de ce relais exceptionnel; en effet, le tombeau semble bien avoir été placé en bordure même de la route, et ainsi, il a pu aisément devenir un point de repère caractéristique en même temps qu'une étape culturelle renommée pour tous les voyageurs qui empruntaient dans cette région la *Via Egnatia*²⁴). A supposer qu'ait été exacte l'assertion de Stéphane de Byzance selon laquelle Euripide serait mort à Bormiskos, la destruction de la cité par Philippe de Macédoine dut épargner le souvenir du poète, tout comme en 335 Alexandre fit préserver la maison de Pindare à Thèbes; le monu-

Strabon, frg. VII, 36: *πρὸς δὲ τῇ λίμνῃ τῇ Βόλβῃ Ἀρέθουσα*, et chez Pline l'Ancien, IV, 10, 38: «Et regio Macedonia subjacens, in qua recedentes a mari Apollonia, Arethusa». Ptolémée, III, 12, 8 situe Aréthuse en Amphaxitide avec Stagire. Stéphane de Byzance, *s.v. Ἀρέθουσα* p. 116, se contente d'indiquer *πόλις Συρίας καὶ Θράκης*. Sur Aréthuse au I^{er} siècle avant notre ère, cf. Paul Perdrizet, *Proxènes macédoniens à Delphes*, n° 2, *Macédoniens des villes grecques annexées par Philippe II*, p. 102-118.

22) Ammien Marcellin, XXVII, 4, 8: ... «Arethusa cursualis est statio, in qua visitur Euripidis sepulcrum, tragoediarum sublimitate conspicui, et Stagira, ubi Aristotelem, ut Tullius ait, fundentem aureum flumen, accipimus natum». (*Cursualis* est une émendation de Haupt, les manuscrits offrant les lectures *cures vales VA*, et *convallis G*).

23) Tafel, *op. cit.* (note 20 supra), p. 7.

24) Cf. Vitruve, VIII, 3, 16: les «viatores» s'abreuyaient à l'un des ruisseaux situés près du tombeau. Celui-ci fut frappé par la foudre, ainsi que l'atteste Plutarque (*loc. cit.*, note 19 supra), et il semble bien que les blocs de pierre dispersés gênaient les voyageurs, cf. *Anth. Pal.* VII, 49 et surtout 48.

ment prestigieux que constituait son tombeau aurait alors été sauvé et transporté à l'écart, c'est-à-dire hors de la région que Philippe contraignait par la destruction à une soumission définitive. Selon l'*Itinéraire*, il y avait 11 milles entre *mansio Apollonia* et *mutatio Peripidis/Aréthusa*, soit un peu plus de 16 km. Compte tenu de la localisation d'Apollonie au Sud du lac Bolbè, près de l'actuelle ville de Polina, Aréthuse était située légèrement au Nord de la passe; elle n'en était guère éloignée assurément puisque Strabon la repère encore par rapport au lac Bolbè. Aréthuse offrait ainsi des conditions satisfaisantes pour la conservation et la mise en valeur du tombeau d'Euripide²⁵).

Depuis donc le Ve siècle avant notre ère, la région comprise entre Apollonie de Mygdonie et Amphipolis constituait une zone naturelle de passage que la *Via Egnatia* transforma en une route permanente, bien jalonnée sur une distance relativement courte puisqu'il suffisait d'une journée de marche pour relier les deux cités²⁶). Aux abords d'Amphipolis, cette route longeait le littoral en évitant les hauteurs de l'arrière-pays. Les impératifs de la topographie et ceux de l'orientation géographique ne laissaient pour ainsi dire pas de place pour un autre trajet, et il est bien possible que l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* fasse un relevé exhaustif des agglomérations existant dans ce secteur au Bas Empire. Il en allait autrement dans la région du Pangée. Le massif montagneux pouvait être contourné par le Nord et la route rejoignait alors Philippes en s'enfonçant dans l'arrière-pays: c'est là le trajet recensé par l'*Itinéraire* qui en précise les deux étapes principales, *mutatio Domeros* et *mutatio Ad Duodecim*. Sur le terrain, la présence de deux bornes milliaires et d'une inscription mentionnant une au-

25) D'après l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* qui mentionne un relais, *mutatio Pennana*, entre *mutatio Peripidis* et *Amphipolis*, il apparaît qu'Aréthuse était plus proche du lac Bolbè et d'Apollonie de Mygdonie que de l'ancienne fondation athénienne. Cependant, le raisonnement de Hammond, *op. cit.*, p. 196, qui situe Aréthuse au Sud du lac Bolbè en se fondant sur le texte de Pline, IV, 10, 38, ne paraît pas très clair. Le texte de Strabon est plus suggestif, car l'auteur est en train d'énumérer des villes situées «ἐντὸς τοῦ Στρυμόνος» et le nom d'Aréthuse suit celui de Scotoussa; Aréthuse ne peut être cherchée trop au Sud, car la référence au Strymon ne se comprendrait plus. Notre estimation de la distance est calculée d'après les équivalences indiquées par R. Chevallier, *Les voies romaines*, Paris, 1972, p. 36. Sur l'identification et la localisation d'Apollonie, cf. X. I. Μακαρόνας, *Ἀπολλωνία ἢ Μυγδοτική*, *Ancient Macedonia* II, Thessaloniki, 1977, p. 189-194.

26) Tite Live, XLV, 28, 8-9. Les estimations des itinéraires anciens varient entre 30 et 32 milles, soit à peu près 45 km, ce qui correspond assez bien aux localisations actuelles des deux cités.

berge²⁷) témoigne de la réalité d'un tel parcours. Après avoir traversé Philippes, la *Via Egnatia* rejoignait le littoral à Néapolis et reprenait la direction de l'Orient. Tous les itinéraires du Bas Empire énumèrent les mêmes étapes²⁸). Il existait pourtant depuis la haute Antiquité une autre voie de passage suffisamment commode pour être empruntée par des armées, celle qui, au sortir de Néapolis, traversait le Pangée sur son flanc Sud en longeant une petite vallée fluviale, et évitait le détour à l'intérieur des terres par Philippes. Cette route méridionale vit passer Xerxès en 480, Alexandre de Macédoine allant combattre les Triballes en 335, puis lors de son départ pour l'Asie en 334, le consul Cn. Manlius Vulso ramenant son armée d'Asie en 188, enfin les huit légions envoyées en reconnaissance sous le commandement de Décidius et de Norbanus lors des opérations militaires qui précédèrent la bataille de Philippes en 42²⁹). Cet itinéraire devenait particulièrement intéressant au Bas Empire, alors que la création de Constantinople rendait plus nécessaires et réguliers les voyages entre la nouvelle capitale et l'Italie, et que les fonctionnaires impériaux pouvaient désirer gagner du temps quand ils n'avaient pas l'obligation absolue de séjourner à Philippes. Néanmoins, les itinéraires du Bas Empire ignorent ce trajet méridional. Il est vrai qu'ils sont établis sur une grande échelle et qu'il s'agit ici d'une distance modeste³⁰).

De fait, ce ne sont pas les itinéraires routiers traditionnels qui peuvent apporter des précisions sur cet embranchement de la *Via Egnatia*, mais bien le terrain lui-même, c'est-à-dire l'archéologie et l'épigraphie. Au Ve siècle avant notre ère, la région du Pangée était fameuse pour le culte rendu à une divinité indigène, sorte de Dionysos thrace, dont les desservants étaient considérés comme une élite restreinte et privilégiée³¹). Ce culte, enraciné dans un

27) Cf. Collart, *op. cit.*, p. 495-496, et P. Perdrizet, *Trois inscriptions latines de Roumélie*, B.C.H., XXIV, 1900, p. 542-552.

28) Seule la *Table de Peutinger*, segm. VIII, 3, éd. K. Miller, Stuttgart, 1962, donne une indication supplémentaire, d'ailleurs malaisée à interpréter, *Fons cō* entre Philippes et Néapolis; sur les explications possibles, cf. Collart, *op. cit.*, p. 497-498.

29) Hérodote, VII, 112-113; Arrien, *Anabase*, I, 1, 4-5 et I, 11, 3-5; Tite Live, XXXVIII, 41, 8-9; Appien, *Guerres Civiles*, IV, 87.

30) D'après Collart, *op. cit.*, p. 508, la *Table de Peutinger* ferait état de ce trajet méridional dans le segment reliant *Heraclea Santica* à *Philippis* et comportant les stations *Euporea*, *Graero* et *Trinlo*; cette interprétation est très compliquée, elle implique que cette route se serait croisée avec la *Via Egnatia*, et ignore que l'intérêt de la route du Sud était précisément d'éviter le détour par Philippes.

31) Hérodote, VII, 111; cf. le commentaire de Collart, *op. cit.*, p. 420 note 5.

contexte géographique très déterminé, s'est perpétué à l'époque romaine par le biais de confréries locales à caractère mystique, les thiasés, qui prirent grand soin d'en maintenir la nature secrète et initiatique, en évitant de donner au dieu un nom trop précis, immédiatement identifiable. Les stèles votives invoquent donc un *θεός, κύριος θεός* ou *ἥρωας* souvent représenté sous la forme du dieu cavalier thrace. Cependant, la divinité ainsi honorée ne pouvait être laissée complètement dans le vague; aussi l'interdit religieux était-il compensé par l'utilisation d'épithètes topiques indiquant l'origine du sanctuaire mis en cause et celle des dédicants. Les inscriptions cultuelles ont livré plusieurs de ces qualificatifs topiques, comme Tasibastenos, Asdoulis, dont nous pouvons considérer qu'ils désignent le dieu par le nom de son sanctuaire³²). Or parmi ces différents qualificatifs, apparaît celui d'*Αὐλωνεΐτης* dans une inscription bilingue tardive dont le dédicant est un Thracé romanisé, Popilius Zipa, prêtre d'un thiasé. Le qualificatif d'Aulonite a reçu un contenu précis lors de la découverte, il y a une dizaine d'années, du sanctuaire de ce *ἥρωας Αὐλωνεΐτης*, invoqué sur un très grand nombre de stèles gravées en son honneur. Ce sanctuaire, qui paraît avoir été particulièrement florissant au IIe siècle de notre ère, était situé le long de cette route passant au Sud du Pangée, et c'est là, ou à la rigueur dans les environs immédiats, qu'il faut chercher la place d'Aulôn mentionnée par Procope³³). En attendant que des fouilles plus approfondies permettent de déterminer avec exactitude ce que fut le développement historique d'Aulôn au Bas Empire, nous pouvons observer que l'emplacement du sanctuaire était tout à fait intéressant: accroché au flanc Sud-Est du Pangée, là où il se rapproche de la chaîne du Symbolon, il dominait l'accès à la vallée intérieure qui séparait les deux massifs montagneux. La configuration du terrain dut

32) Sur Dionysos Tasibastenos, cf. Paul Perdrizet, *Inscriptions de Philippes, B.C.H.*, XXIV, 1900, p. 312-316, et *Cultes et Mythes du Pangée, Annales de l'Est*, XXIV, 1910, p. 88-89. Collart, *op. cit.*, p. 426-427, signale aussi l'épithète Rincaeus. De telles épithètes n'étaient pas limitées à la région du Pangée, mais existaient également dans les provinces danubiennes; c'est dans cette catégorie qu'il faut classer *ἥρωας Δωσαηνός*, mentionné dans une inscription en l'honneur du cavalier thrace, cf. *Année épigraphique*, 1963, p. 45 n° 173.

33) Pour la bibliographie se rapportant aux inscriptions, cf. note 2. Le sanctuaire a été repéré au Sud du village moderne de Kipia; selon Ch. Koukouli, *loc. cit.* (note 2, supra), le village nommé *Αὐλή* situé à proximité conserverait le souvenir de l'ancien toponyme *Αὐλών*. Une nouvelle inscription en l'honneur de Hérôs Aulonite a été découverte dans le village d'Heptamyli, près de Serres, cf. *B.C.H.*, C, 2, 1976, p. 680.

fournir le nom de la place, tandis que la proximité immédiate de la route méridionale explique que l'aire de diffusion du culte de Hérôs Aulonite a été nettement plus large que celle de toutes les autres hypostases du Dionysos thrace honorées dans la région du Pangée. L'existence d'une carrière de pierre reconnue à proximité du sanctuaire témoigne en faveur de son développement et de sa pérennité.

Cette localisation met en évidence l'importance du rôle joué par les communautés religieuses dans l'implantation et le maintien de petites agglomérations qui contribuaient à l'animation et au développement économique de l'arrière-pays rural. Il semble que de telles agglomérations aient été particulièrement vivantes et nombreuses sur le territoire de Philippes où elles se sont manifestement épanouies sans être gênées par la concurrence du christianisme. Notre connaissance de la toponymie rurale dépend très étroitement du nombre des inscriptions votives ou funéraires gravées par ces associations religieuses ou les faisant intervenir³⁴). L'une de ces inscriptions, trouvée dans les environs immédiats de Philippes, et qui énonce en langue latine différentes clauses testamentaires, mentionne à cette occasion l'existence de *vicani Mediani* et donne les noms de deux *fundi*, le *fundus Aemilianus* et le *fundus Psychianus*. Il n'est guère possible d'assigner une localisation précise ni aux *fundi* ni même aux *vicani Mediani*, encore que nous mettrions volontiers ce *vicus* en rapport avec la place de Mediana que, parmi d'autres *loca* de Macédoine, Théodomir extorqua à Léon I^{er} quelque temps avant sa propre mort en 474³⁵). Par contre, la présence de toponymes en -ianus est intéressante en soi; cette suffixation était un procédé de latinisation, bien qu'elle fût greffée indifféremment sur des patronymes latins ou étrangers, c'est-à-dire en l'occurrence grecs ou thraces, et elle connut un très large développement dans la toponymie particulière aux *fundi* et *villae*³⁶). Or la liste macédonienne de Procope inclut également

34) Le recensement de ces toponymes à fondement religieux a été fait par Collart, *op. cit.*, p. 286-287; certains noms sont parfois incomplets. Nous citons à titre d'exemple *vicani Satriceni*, *Καλλιπουρείται*, *Προυπτοσουρηνοί*, *Scaporeni*, *Montani*, *Suritani*.

35) Cf. *C.I.L.* III, 656, et Jordanès, *Getica*, LVI, 287-288: ... «initoque foedere Romanus ductor cum Gothis loca eis iam sponte, quae incolerent, tradidit, id est Cerru, Pellas, Europa, Mediana, Petina, Bereu et alia quae Sium vocatur». Quoique le nom de Mediana soit bien représenté en Illyricum (cf. Ammien Marcellin, XXVI, 5, 1), il n'est pas exclu que *Mediani* soit un ethnique dérivé du nom *Mediae*, fréquent dans les itinéraires du Bas Empire.

36) Cf. Georges Daux, *L'onomastique romaine d'expression grecque*, p.

quelques toponymes formés sur ce modèle, ce qui revient à dire qu'elle prend en considération un certain nombre de ces grands domaines qui, à la fin du Bas Empire, se transforment en autant d'unités défensives de l'arrière-pays rural³⁷). Ainsi, les quelques éléments d'information que nous pouvons réunir vont tous dans le même sens: le recensement effectué par cette liste a été établi sur une échelle provinciale assez restreinte pour faire apparaître de petites places n'ayant qu'un intérêt local. Le cas d'Aulôn suggère que les routes «secondaires» ou même les chemins vicinaux ont pu servir de guides à un tel recensement.

C'est en tenant compte de l'importance de ces types de voies de communication, que nous voudrions, pour conclure sur ces recherches, procéder à l'identification de Néapolis, quatorzième toponyme de la liste macédonienne de Procope. Les sources anciennes connaissent deux cités portant ce nom dans la région. Ce peut être la cité de Pallène qui paie le tribut entre 451 et 426 avant notre ère³⁸); mais d'une part cette cité ne semble pas avoir survécu au delà de l'époque classique et, d'autre part, une forteresse située sur le littoral oriental de la Pallène n'aurait offert qu'un médiocre intérêt stratégique au VI^e siècle de notre ère, alors que la situation militaire de la presqu'île dépendait en fait des fortifications de l'isthme, c'est-à-dire de la puissante ville de Cassandreia. La seconde interprétation, plus satisfaisante d'un point de vue stratégique et historique, consiste à identifier Néapolis avec Kavalla, située plus à l'Est sur la côte, au fond du golfe qui porte actuellement son nom. Depuis l'époque de la domination romaine, le sort de Néapolis était lié à celui de Philippes: elle lui servait de port et assurait ses relations avec le monde égéen. Or au VI^e siècle, Philippes est une ville chrétienne réputée; les activités portuaires de Néapolis n'ont pas cessé³⁹). De plus cette ville a vu croître en importance sa position de relais sur la *Via Egnatia* à partir du moment où celle-ci, poursuivant son trajet le long de la côte thrace, assurait désormais les relations avec Constantinople, la nouvel-

410-411, dans *L'onomastique latine*, colloques internationaux du C.N.R.S. n° 564, Paris, 1977.

37) Six toponymes comportent la suffixation *-tava* ou *-tavov*. Sur les fortifications établies dans les campagnes, cf. Procope, *De Aedificiis*, IV, 1, 35.

38) *S.E.G.* V, Index p. 34 et *I.G.* I², Index p. 332: *Νεάπολις Μενδαίων*. Cf. Hérodote, VII, 123.

39) Néapolis: *Actes des Apôtres*, XVI, 11-12; c'est le quatrième nom de la Macédoine Première dans le *Synekdèmos* de Hiérokhlès. Philippes: Procope, *Guerres* V, 3, 5.

le capitale. Néanmoins, nous persistons à croire que ce n'est pas en tant que station de la *Via Egnatia* que Néapolis apparaît ici, mais comme le point d'aboutissement de cette route «secondaire» qui passait au Sud du Pangée et, après Aulôn, débouchait au Sud de la plaine de Philippes avant de rejoindre le littoral. Néapolis était un carrefour routier et trouvait place à ce titre sur deux trajets distincts, sans que la référence au parcours «officiel» de la *Via Egnatia* ait un caractère nécessaire ou unique. De façon générale, ce sont ces carrefours routiers qui expliquent les soi-disant doublets ou redites imputées aux scribes dans les listes du Livre IV du *De Aedificiis*: certains sites sont mentionnés deux fois parce qu'ils étaient recensés sur deux itinéraires différents.

Université de Dijon

Martine Perrin-Henry